

Document du mois



Sept-Oct
2021

Le 227e RI

Dur comme cep

Journal de marche pour temps de guerre
Autun – Toul (sept. 1939 – juin 1940)

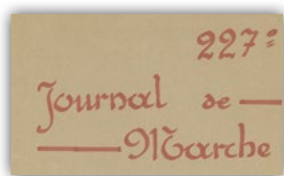
Michel Blondan

Docteur en droit, Histoire du droit et des institutions

Le 227e Régiment d'infanterie est un régiment dont l'histoire est relativement méconnue. Il fut formé lors de la Grande guerre et dissous en 1919. Puis reformé en septembre 1939, dans le cadre de la mobilisation générale, et comme bien d'autres, défait en juin 1940.

Certains (rares) Dijonnais pourraient le confondre avec le 27e RI dont les liens avec leur ville furent étroits jusqu'en 1998, mais l'un est le régiment doté de forces opérationnelles actives (le 27e), tandis que l'autre est un régiment de réserve des temps de guerre (le 227e).

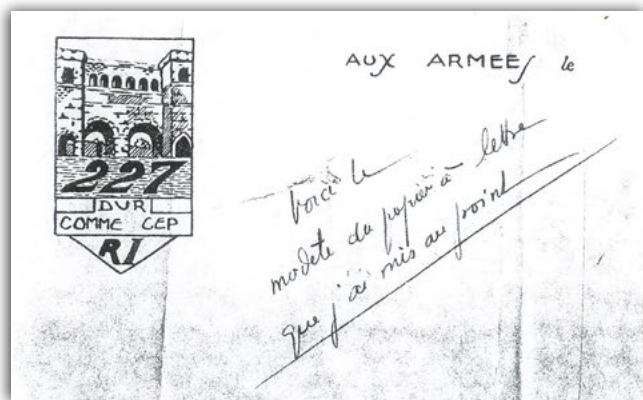
Les lignes qui suivent ont pour objet de valoriser la teneur du *Journal de marche* du 227e RI en faisant ressortir les traits saillants de son histoire de septembre 1939 à juin 1940, ceci en regard d'un contexte général bien particulier : celui des 10 premiers mois de la Seconde guerre mondiale.



Le *Journal de marche* sur lequel nous nous sommes penché est conservé aux Archives départementales de la Côte-d'Or, sous la cote 1 J0 64 qui renvoie aux archives de son Amicale régimentaire recueillies par don (Voir 4e de couverture).

Un *Journal de marche et d'opérations (JMO)* n'est pas un ouvrage historique abouti, mais une source essentielle pour avoir un premier aperçu de la structure d'un régiment, des affectations et mutations, des cantonnement, des déplacements, des actions et événements notoires, etc.

Certes, ce *Journal de marche* du 227e RI pourrait bien être une restitution de l'original brûlé le 22 juin, vers 13 h, en même temps que le drapeau et d'autres archives, sur ordre du général de division, à cause des circonstances, pour reprendre une expression de ce temps-là. Mais si, parfois, la mémoire ou l'objectivité des restituants a été prise en défaut (Bruge, *Les combattants du 18 juin*, I, p. 543), il ne nous semble pas que sa trame soit insincère.



Archives familiales,
autographe du sergent Lazare Blondan
[vers décembre 1939]



ADCO, 1 J0 64,
Amicales des Anciens
du 227e RI [1950]

I. La mobilisation

Le 1er septembre 1939, les troupes allemandes pénètrent en Pologne sans déclaration de guerre. Face à cette agression qui s'inscrit dans un contexte international qui n'a cessé de se tendre depuis l'accession d'Hitler au pouvoir, la France et l'Angleterre réagissent en alliés. La mobilisation générale est décrétée à partir du 2. Au matin du 3, la Grande-Bretagne se considère en guerre contre l'Allemagne nazie, et quelques heures plus tard, la France adopte la même attitude. Le 4, on compte près de 5 millions de Français mobilisés, dont la moitié est combattante, ce qui est beaucoup pour un pays de 42 millions d'habitants. De partout, qu'ils soient d'active, appelés, engagés ou réservistes, soldats, sous-officiers et officiers, de troupe ou d'encadrement, les hommes ne cessent de converger vers les centres mobilisateurs.

Pour bon nombre de Côte-d'Oriens et d'autres Bourguignons de Saône-et-Loire ou de l'Yonne, mais aussi de Berrichons et de Parisiens venant de recevoir leur fascicule de mobilisation, le premier ordre reçu du centre mobilisateur 81 est de se rendre à Autun (Saône-et-Loire). C'est là, en effet, qu'à partir du 3, ils seront incorporés, le nécessaire pour les accueillir ayant été entrepris quelques jours plus tôt, comme en attestent les premières lignes du *Journal de marche* du 227^e régiment d'infanterie tout juste en cours de formation : « 25 août. Arrivée à Autun des cadres précurseurs des unités : lieutenant-colonel de la Vernette du 27^e RI, commandant le régiment ; chef de bataillon Brice, chef d'état-major du régiment ; chefs de bataillon Drouhin (I/227), Girard (II/227), Dudouit (III/227) ».

25 Aout Arrivée à AUTUN des cadres précurseurs des unités :
- Lt-Colonel de la VERNETTE du 27^e R.I. Commandant le Régiment
- Chef de Bataillon BRICE Chef d'E.M. du Régiment
- Chefs de Bataillon DROUHIN (1/227) GIRARD (2/227) DUDOUIT (3/227)
Commandants des compagnies et deux-sous-officiers par Cie.

28 Aout Arrivée du Chef de Bataillon FERACCI qui remplace au Commandement du 2/227 le Chef de Bataillon GIRARD.

2 septembre Mobilisation générale.
Arrivée à AUTUN, observe CHANGARNIER d'une partie des cadres du Régiment.

3 au 6 7bre Arrivée des réservistes, hommes de troupe et du reste des cadres.

II. L'ordre de bataille

Le 5 septembre, le chef de bataillon de Coucy succède au lieutenant-colonel de la Vernet. Du 6 au 10, après les arrivées massives, le régiment est mis sur pied, en ordre de bataille. Le 10, il est présenté au drapeau et au colonel Le Brigand, commandant l'infanterie divisionnaire (ID/58).

Le 227^e RI comprend trois bataillons (I/227, II/227 et III/227), composés chacun de 3 compagnies (Cies 1, 2, 3 ; 5, 6, 7 ; 9, 10, 11) subdivisées en sections, puis en groupes. À ces 9 compagnies, il faut ajouter 3 compagnies d'accompagnement, soit une par bataillon (CA/1, CA/2, CA/3). Et encore la compagnie de commandement (CDC) et la compagnie hors rang (CHR), laquelle se dotera d'un corps franc (CF). Sans oublier l'état-major (EM) dont le chef a grade de chef de bataillon. Les chefs de bataillon sont des officiers d'active, leurs adjoints ont le grade de capitaine. Les compagnies sont commandées le plus souvent par des capitaines, parfois des lieutenants, aussi bien d'active que de réserve. Dans toute compagnie on compte au moins deux sous-officiers. Le médecin-chef a grade de capitaine, le vétérinaire de lieutenant. La documentation que nous avons pu rassembler dénombre de nombreux réservistes trentenaires, et recense une quinzaine d'instituteurs originaires de Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, ayant souvent grade de lieutenant de réserve.

IO 7bre

Présentation du régiment au Drapeau et au Colonel le BRIGAND commandant l'I.D./58.

Encadrement du régiment :

Commandant du Régiment	Chef de Bataillon de	COUCY	A
Chef de l'Etat-Major	-d°-	BRICE	R
Officier Adjoint	Capitaine	SUDRE	A
Médecin, chef de Service	médecin-Capitaine	CAZAUX.	A
Vétérinaire -D°-	Vétérinaire Lt.	VLOT	R
Officier de liaison	Capitaine	de HEINZELIN	R
Officier des renseignements	Lieutenant	PINLOT	R
Officier des transmissions	Lieutenant	COURE	R
Officier des détails	Lieutenant	CHALLARD	R
Officier Pionnier	Lieutenant	BIGUEURRE	R

ADCO, 1 JO 64, Journal de marche, p. 1

Officier motocycliste	Lieutenant	COQUILLON	R
Off. d'approvisionnement	Lieutenant	CHARLOT	R
Offr. de ravitaillement	Lieutenant	GUEUNOT	R
Commandant la C.H.R.	Capitaine	RAGNET	R
Commandant la C.D.C.	Capitaine	CREMER.	R
Commandant 1er Bataillon	Chef de Btl.	DROUJIN	R
d° 2° d°	-d°-	FERRACCI	A
d° 3° d°	-d°-	DUDOUIT	R
Capitaine Adj. Major au 1er Btl.	Capitaine	MAGUIN	R
Capitaine Adj. Major au 2° "	Capitaine	SIRON	R
Capitaine Adj. Major au 3° "	"	THERRY	R
Commandant la 1ère compagnie	Lieutenant	GANTHERET	R
- 2ème -	Capitaine	BRISSE	R
- 3ème -	Capitaine	BOURGE	R
- C.A./1 -	Capitaine	VIEUXBLE	R
- 5ème -	Lieutenant	CHAMPION	R
- 6ème -	Capitaine	COUTON	R
- 7ème -	Capitaine	BILLEY	R
- C.A./2 -	Capitaine	GOUSOT	R
- 9ème -	Capitaine	RIGOLLOT	R
- 10ème -	Capitaine	PFISTER	R
- 11ème -	Capitaine	PODECHARD	R
- C.A./3 -	Lieutenant	FOREST	R

11 7bre

Départ d'AUTUN des premiers éléments du Régiment.

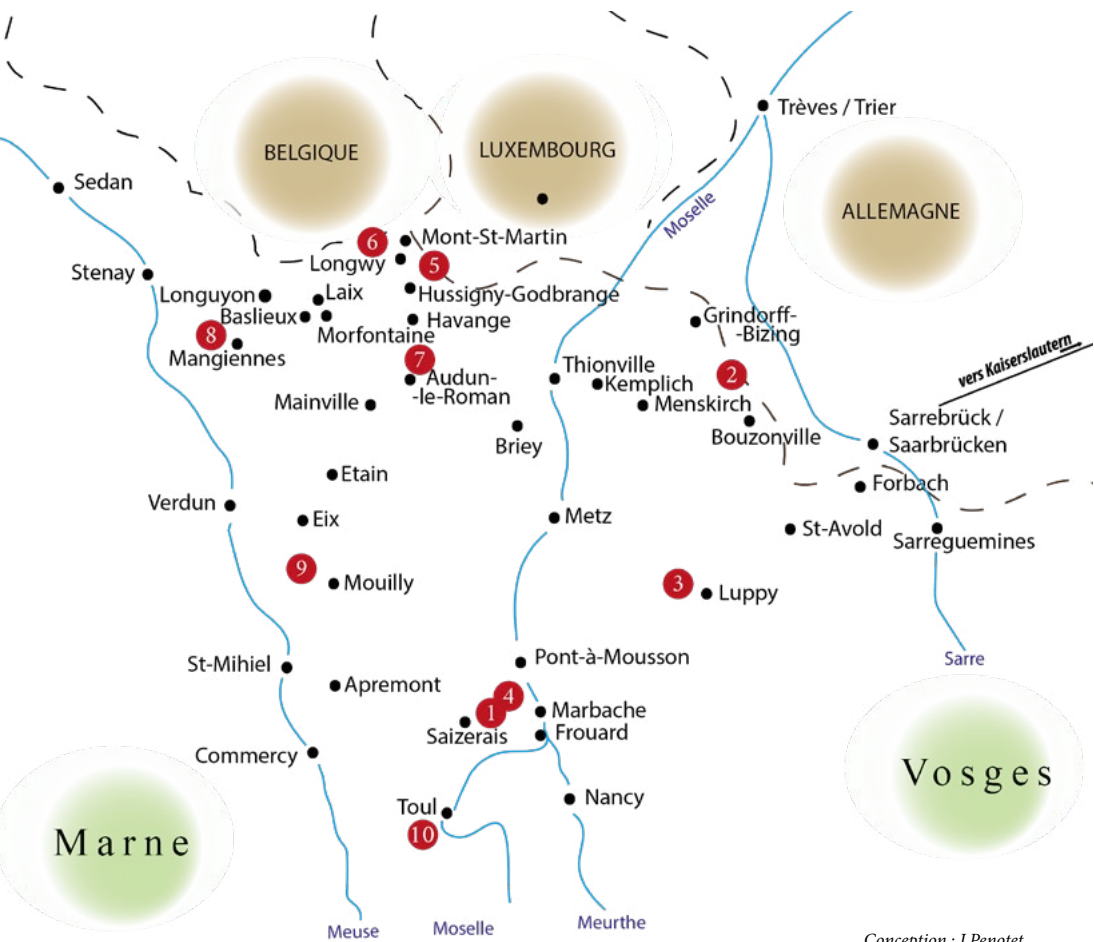
ADCO, 1 JO 64, Journal de marche, p. 2

À Autun, ceux du 227e apprennent qu'ils appartiennent à la 58e division d'infanterie (58e DI), tout comme ceux du 204e et du 334e, et ceux de quelques unités distinctes de l'infanterie traditionnelle. Cette 58e DI est une division de type B, deuxième réserve, sa vocation est donc plus défensive qu'opérationnelle.

Plus tard, pour souligner son lien avec Autun et ses racines bourguignonnes, le 227e adoptera pour insigne de corps un écu représentant la porte Saint-André et un pied de vigne aux grumes rouges et charnues. Quant à sa devise, elle proclame fièrement : « Dur comme cep ».

Le 11 septembre, le lendemain de la présentation au drapeau, les premiers éléments quittent Autun par la route en direction du nord. Les autres suivent peu après, parfois en train, ce qui est le cas de l'EM. Tous font étape à Marbache, une petite ville dotée d'une gare régulatrice, équidistante de Nancy et de Pont-à-Mousson. Puis, de Marbache, échelons précurseurs, hommes de troupe et cadres gagnent aisément le secteur de Saizerais, Rosières-en-Haye et Avrainville. C'est là, au cœur de la Meurthe-et-Moselle, qu'ils découvrent et organisent leur première zone de concentration. Ils y cantonneront jusqu'à la fin du mois pour les besoins de leur instruction et entraînement, notamment au combat et au tir.

Le 227e RI en Lorraine et en Sarre Repères topographiques (schématiques)



Conception : J. Penot

Après avoir quitté Autun, le 227e arrive à Marbache et s'installe près de Saizerais **1** où il est mis à l'instruction. À l'issue de celle-ci et au prix de longues marches, il est envoyé en Sarre, aux avant-postes entre la ligne Maginot et la frontière, dans le secteur de Bouzonville **2**. Après deux mois de guerres de patrouilles et de coups de main, il est relevé et, via Luppy **3**, regagne Saizerais **4**.

À la mi-janvier 1940, il remonte en couverture frontière près d'Hussigny-Godbrange **5**. Le 3 mars, il est déplacé sur la Position avancée de Longwy **6**. C'est là, le 10 mai, qu'il encaisse le choc de la première grande offensive allemande. Peu après, il se replie sur la 2e position, près d'Audun-le-Roman **7**. En réaction à l'offensive de juin, il accomplit un mouvement de rocade en direction de Mangiennes et de la Meuse **8**. Finalement, le 13 juin, il devra battre en retraite et, via Eix et Mouilly **9**, atteindra Toul **10** où il livrera son dernier combat.

III. En Lorraine, sur le pied de guerre

La période d'instruction achevée, le 1er octobre le 227^e peut quitter ses cantonnements de Saizerais et environs pour monter vers le nord, en direction de Metz et de sa région. Mais ce n'est qu'une étape qui s'inscrit dans une série de marches de nuit visant à s'approcher discrètement du front. S'ensuivent les missions de reconnaissance, l'aménagement des positions à occuper, les relèves, d'abord celles à proximité des fortifications de la ligne Maginot, enfin celles des avant-postes, inévitablement au vu et au su de l'ennemi. Là, le régiment est en Sarre, à l'est de Thionville, aux confins du département de la Moselle. Il est tout près de Bouzonville, à quelques pas de notre frontière du nord-est, sur le pied de guerre.

Et c'est là, entre creusement de tranchées, pose de barbelés et aménagement de positions à équiper en armes automatiques, que plusieurs de ses hommes subissent, pour la première fois, l'épreuve du feu. Non pas dans le cadre d'une offensive ennemie d'envergure, mais du fait d'infiltrations de groupes francs allemands ayant ordre de tester les défenses mises en place et de ramener des prisonniers à interroger. La première section du 227^e à être ainsi attaquée est celle qui tenait, le 26 octobre, les avant-postes de la voie ferrée de Grindorff-Bizing. Quant à l'incursion du 10 novembre, dans le même secteur, elle fut précédée d'un violent bombardement d'artillerie qui bouscula la section cachée dans le Bois de Grossenwald. Par deux fois, les hommes ont tenu tête, mais l'ennemi a tué et fait des prisonniers.

Entre-temps, le 1er novembre voit arriver le lieutenant-colonel Marcouire, désigné par ordre de mutation du Grand Quartier Général pour prendre le commandement du 227^e RI. Il en sera son 3^e et dernier chef de corps, commandant le régiment jusqu'au terme des combats. Cet officier est âgé de 54 ans, il a combattu durant la Grande guerre.

IV. Pour le moral des troupes et des familles

Précédemment, une autre arrivée n'était pas passée inaperçue : celle de Jean Bouhey, le 14 septembre, pour prendre le commandement de la 1^{ère} compagnie, en sa qualité de capitaine de réserve. Qui pouvait ignorer qu'il était le seul député socialiste ayant voté, le 4 octobre 1938, contre la ratification des Accords de Munich permettant l'annexion au Reich d'une partie de la Tchécoslovaquie ? Ou bien encore que ce député de la Côte-d'Or, élu du Front populaire dans l'arrondissement de Beaune, avait été l'un des co-fondateurs de *La Bourgogne républicaine* en 1936 ?

Du fait de la présence d'un tel directeur de presse au front, gageons que bien des lecteurs et abonnés du quotidien dijonnais espéraient trouver dans ses colonnes de quoi intéresser soldats et familles. Leurs désirs furent exaucés, périodiquement, aussi bien par le texte que par l'image.

Un premier exemple nous en est donné par l'article paru le 8 novembre 1939 sous le titre « *Postes avancés* » et l'écho que celui-ci reçut. C'est au front que le sergent Lazare Blondan, instituteur à Argilly, près de Nuits-Saint-Georges, en prit connaissance avant de s'empresser d'écrire à sa famille : « *Postes avancés : c'est nous* » (Archives familiales, lettre datée [Menskirch, près de Bouzonville] le 11 novembre 1939).

Et pour second exemple, renvoyons à la photographie d'un groupe de 22 soldats, publiée le 27 décembre 1939 et légendée « *un groupe de Dijonnais et de Bourguignons quelque part... en France* ». Certes, de tels reportages ou photographies ne révèlent pas tout, mais ils sont de nature à vivifier le lien armée-nation, à animer l'esprit de corps, et apaiser l'angoisse des familles.

Ainsi l'ont bien compris Jean Bouhey, capitaine et patron de presse, mais encore les services de la censure militaire.



ADCO, PER 162/10,
La Bourgogne républicaine, 27 décembre 1939

LA BOURGOGNE RÉPUBLICAINE

DIRECTEUR
JEAN BOUHEY

QUOTIDIEN
50 CENTIMES
X X X

REDACTION - ADMINISTRATION : 25, AVENUE JEAN-JAURES, DIJON - TEL. : RED. 18-87, ADM. 30-55 - ADR. TELEGR. : BOURILCAINE-DIJON - CH. POST. : DIJON 410.00 - PUBLICITE : AGENCE HAVAS - TEL. 14-84

Envers la Finlande MOSCOU AURAIT REDUIT SES EXIGENCES

Tout en restant très âpres dans la discussion, les Russes n'ayant pas

COUPS DE MAIN ENNEMIS DANS LA REGION DE SARRELOUIS

Les deux tentatives allemandes ont été repoussées

QUELLE SORTE DE PAIX envisage Moscou ?

C'EST LA QUESTION QU'ON SE POSE A LONDRES, OU, EN RAISON DU DERNIER DISCOURS DE M. MOLOTOV, ON SE DEMANDE SI L'ENVOI — QUI FUT ENVISAGE — D'UN MINISTRE EN U. R. S. S. N'EST PAS DEVENU INOUPORTUN

Postes avancés

SUR le front, les jours s'écoulent, identiques, en apparence. On se plaindrait même volontiers de la monotonie de notre existence, comme si cette vie ne comportait pas assez d'aventures ! C'est que l'aventure est quotidienne !
Devant la ligne Maginot, des postes

avancés constitués par des poignées d'hommes sont de vigilantes sentinelles qui ont l'ordre de se replier à la moindre tentative d'attaque de l'ennemi. Ces postes s'échelonnent le long de la frontière. Ils ont occupé, les uns, une bourgade désertée, utilisant les maisons et tout le pauvre confort qu'elles abritaient, surtout le lit ; les autres ont dû aménager une sappe, une tranchée où se réfugier. D'autres enfin plus heureux, gisent dans un blockaus bétonné, à toute épreuve. Ceux des villages assurent leur propre garde à tour de rôle. Les autres, véritables termites, ont dû, de leurs propres mains, bâtir l'abri ; et cela à quelques mètres parfois de l'Allemand qui en faisait partie. Ah ! ces minutes d'angoisses ! Les adversaires pioche au poing le fusil à portée de la main, creusent leurs trous. Ils sont forcement à découvert et ils se surveillent, s'épient.

Mais une espèce d'entente tacite leur fait observer un bref armistice. Un armistice qui dure jusqu'à ce qu'un des groupes ait achevé son travail, c'est-à-dire ait pu creuser une tranchée assez profonde pour l'abriter
(Lire la suite page 3, colonne 4)

Postes avancés

(Suite de la première page)

La revanche, le vaincu la tentera la nuit. Il essaiera par surprise de faire prisonnier l'autre ou de le décimer à coups de grenades. L'ombre est complice. Il faut contourner l'adversaire, l'encercler, l'immobiliser après souvent un corps à corps meurtrier.

Et pourtant, mille embûches sont dressées sur ces terrains dangereux. Tout est miné. Attention à l'innocente motte de terre ! Un coup de botte et l'explosion se produit...

Et puis les barbelés qu'on va poser la nuit et dont l'écheveau compliqué paraît inabordable. Malheur, pourtant, à celui que le sommeil engourdit ! Il faut veiller, tendre l'oreille au moindre bruit, ne pas hésiter à épauler, à faire feu...

Dans ce petit village frontalier à quelques mètres de la frontière, les Allemands l'autre matin, ont tenté un « coup de main ». Le brouillard encore trop lourd s'apensantissait sur le léger vaillonnement qui délimite les deux pays. Cela commença par un petit pilonnage.

Quelques pans de murs s'écroulent

avant même que les sentinelles n'aient eu le temps de donner l'alarme. Bientôt, pourtant, tout monde est sur pied. L'ordre est de se replier. Les hommes vont le faire quand le bombardement s'arrête. Mais déjà des uniformes ennemis patrouillent dans le village. Alors bravement, les nôtres rentrent dans leur maison. Ils savent qu'ils vont être attaqués à la grenade.

Cela ne manque pas... Seulement, il faut que les grenades pénètrent dans les logis et les soldats, toujours pleins de ressources, ont tendu aux fenêtres de fins grillages invisibles dans le brouillard matinal. Aussi le premier Allemand qui s'est approché pour lancer son projectile reste-t-il stupéfait en voyant celui-ci revenir comme une balle de tennis... Stupéfaction de courte durée, bien entendu... Mais cela suffit pour faire reculer ses compagnons... Les nôtres en profitent pour se replier suivant l'ordre... Le pilonnage reprendra quelques minutes plus tard. Vainement. Les Allemands s'empareront du village, bien sûr ; mais le soir même, victimes d'une surprise identique, ils devront, à leur tour, abandonner le terrain.

ADCO, PER 162/10, La Bourgogne républicaine, 8 novembre 1939

V. Une drôle de guerre

On sait aujourd'hui que la solidarité avec la Pologne n'est allée guère au-delà d'une mobilisation générale et du renforcement de la protection des frontières s'étirant de Dunkerque à la Suisse (750 km), et à travers les Alpes puisqu'il était à craindre que le *Duce* fit cause commune avec le *Führer*. Vingt-et-un ans seulement après l'Armistice de 1918, des millions d'hommes gardaient en mémoire les horreurs de la Grande guerre. Elle avait été totale, infiniment meurtrière et empreinte de souffrances indicibles. Mais cette fois, c'est une « drôle de guerre ». Les États qui ont envoyé un ultimatum à l'Allemagne pendant qu'elle envahissait la Pologne et qui, sur une fin de non-recevoir, s'étaient déclarés en guerre avec elle, laissèrent ensuite « la machine guerrière fonctionner à vide » (Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, XII). Contrairement à toute logique, ils ne déclenchèrent aucune offensive-sanction d'ampleur. Attendre..., se « retenir dans l'attente et la défensive » (*ibidem*), comment cela pouvait-il suffire pour que le *Führer* évacuât la Pologne et qu'on en revînt aux frontières d'avant tout en réglant la question de Dantzig ? Et puis rien n'est simple : le 17 septembre, à son tour, l'armée soviétique entrait en Pologne pour occuper la partie orientale. Il n'y avait plus d'État polonais.

Oui, une drôle de guerre, une « guerre de patrouilles », lit-on dans la presse du moment, émaillée d'escarmouches, d'embuscades, d'accrochages, de coups de main avec des effectifs de la valeur d'une compagnie. Même s'il faut compter avec les duels d'artillerie, meurtriers, mais épisodiques, et les opérations aériennes nombreuses sur le front et à l'intérieur.

Après avoir subi les raids des 26 octobre et 10 novembre, le 227^e fut relevé et quitta ses postes avancés pour faire mouvement vers le sud. Par une nouvelle série de marches quotidiennes de 30 à 35 km, souvent nocturnes et dont les étapes sont égrenées dans son *Journal de marche*, il se rapprocha de Metz, pour y stationner et s'y reposer.

Des permissions sont alors accordées. C'est ainsi que le capitaine Jean Bouhey peut regagner Dijon et participer à une session du conseil général où il représente le canton de Nuits-Saint-Georges depuis 1931. C'est une opportunité que saisissent ses confrères journalistes de *La Bourgogne républicaine* pour le rencontrer. Et faire état de leurs conversations à la une du quotidien du 12 novembre 1939.

Le 21 novembre, une prise d'armes eu lieu à Luppy, avec remise de décorations. Au lendemain de celle-ci, le 227^e continue en direction de Nancy et de Saizerais où il est remis à l'instruction.

DIMANCHE 12 NOVEMBRE 1939

LA BOURGOGNE RÉPUBLICAINE

QUOTIDIEN
50 CENTIMES
X X
X X

DIRECTEUR
JEAN BOUHEY

DACTION - ADMINISTRATION : 25, AVENUE JANNIAIRES, DIJON - TEL. : RED. 18-57, ADM. 50-55 - ADR. TELGR. : 1. PUBLICATIONS DIJON - CH. POST. : DIJON 41500 - PUBLICITE : AGENCE MAVAS - TEL. : 14-44

NEL - N. 314

EN PERMISSION A DIJON A L'OCCASION DU CONSEIL GÉNÉRAL JEAN BOUHEY *nous a dit...*

UNE courte permission à l'occasion du Conseil Général a rendu pour quelques jours à la vie civile notre directeur Jean Bouhey. Il est certain que nos lecteurs auraient aimé trouver ici ses impressions, son opinion, son témoignage. Pour des raisons que chacun comprendra, il a préféré s'abstenir.

Mais nous l'avons interrogé, nous l'avons abondamment questionné. A défaut d'un article de Jean Bouhey, nos lecteurs trouverons ici l'essentiel de ces conversations.

Sur la guerre, sur les opérations militaires, Jean Bouhey s'est montré — on le conçoit — très discret. Nous ne pouvons donner aucun détail sur les opérations auxquelles il a participé au front. Indiquons simplement que deux de ses officiers de la compagnie qu'il commande (deux Dijonnais d'ailleurs), ont été l'objet de citations fort élogieuses pour le courage qu'ils ont montré dans l'accomplissement de missions dangereuses sous le feu de l'ennemi.

Nous lui avons demandé son opinion sur la situation générale. Voici ce qu'il nous a répondu :

— Je ne puis que vous répéter ce que j'ai toujours défendu dans les colonnes de ce journal : il faut débarrasser coûte que coûte l'Europe de l'équipe hitlérienne dont les succès dans le passé ne sont dus qu'à la faiblesse et à la lâcheté des démocraties. Les dures épreuves d'aujourd'hui vont nous permettre de juger l'hitlérisme à l'échelle humaine, de discriminer la part du bluff et la part de la réalité.

J'ai l'impression que le cercle se referme lentement mais inexorablement autour d'Hitler et que ce dernier sera peut-être aux abois plus tôt que nous ne l'espérons.

L'Angleterre est en train de fournir un effort gigantesque, que nous devons estimer à sa juste valeur. Les pertes anglaises pour la marine dépassent jusqu'ici nos pertes totales pour les trois armes (terre, air et marine).

— La Russie ?

— La mystérieuse Russie a joué et joue avant tout la carte slave. Staline se révèle le successeur de Pierre le Grand et l'Allemagne regrettera peut-être un jour la disparition de la Pologne, Etat tampon entre elle et la Russie.

— Dans quel sens pensez-vous que la situation évolue ?

— Je crois que la bête traquée donnera des coups de boutoirs. Mais elle doit être considérée comme perdue à plus ou moins longue échéance.

L'attitude de l'Italie et de la Turquie me confirme dans cette opinion.

Mais il faut tenir bon, n'admettre aucune défaillance et être aussi dur qu'inflexible. C'est actuellement le seul moyen de mener à bien la tâche entreprise.

Que chacun fasse son devoir jusqu'au bout et nous devons gagner la guerre pour essayer de donner enfin la Paix à un monde tranquillisé.

Telles furent les idées que développa Jean Bouhey. Sans doute les eût-il transcrites sur le papier avec plus de force, plus de substantielle netteté. Fidèle à lui-même, il aurait pu reprendre, pour conclure, les dernières phrases de son article du 13 septembre :

Nous avons, pour nous, d'immenses forces morales et matérielles, encore insoupçonnées, et nous devons triompher un jour ou l'autre, mais la lutte sera sévère, et nous aurons besoin de toute notre énergie, de toute notre volonté, de tout notre courage.

« Le courage, disait Jaurès, c'est d'aimer la vie et de regarder la mort d'un regard tranquille. »

Si chaque Français fait son devoir, si chaque Français, au poste qu'il occupe, fait preuve de courage, la victoire est à nous, pour la liberté des peuples et pour la grande paix humaine.

Il n'y eût certainement pas changé un seul mot.

B. R.

ADCO, PER 162/10,
La Bourgogne républicaine,
12 novembre 1939

13/04/1940

L'ACTIVITE du Cercle laïque dijonnais

Dès le début de la guerre, le Comité du Cercle Laïque Dijonnais s'est intéressé à ses mobilisés. Grâce à la générosité de ses membres, de nombreux colis ont été envoyés à nos soldats.

Voici de nouveaux dons en leur faveur :

M. Zermati, Comptoir de Blanc de Nancy, 50 fr.; M. Gourier, instituteur honoraire, 10 fr.; Mme Darcy, institutrice à Mirande, 10 fr.

Le Comité adresse ses remerciements à tous ceux qui participent à notre œuvre, laquelle continue comme précédemment.

20/12/1939

FUSILADES et coups de main

AINSI SE RESUMENT
LES OPERATIONS
SUR LE FRONT TERRESTRE

UN GROUPE FRANC
ENTREPREND
UNE LONGUE RANDONNEE
DANS LES VOSGES
ET RAMENE DES PRISONNIERS

Sur le front français, journée calme dans l'ensemble mais qui a été marquée par assez vives fusillades sur le Rhin.

A l'est de la Moselle, un coup de main allemand, aisément repoussé, et un fait d'armes, dont le communiqué officiel d'hier soir fait mention, retient l'attention.

(Lire la suite page 3, colonne 4)

02/02/1940

LA GUERRE de patrouilles

Les détachements français qui, au cours de la journée de mercredi, ont pénétré dans les lignes allemandes ont rapporté, sans avoir subi de pertes, d'intéressants documents sur les organisations ennemies

SI la nuit qui vient de s'écouler a été calme sur le front, par contre la journée d'hier a été marquée par l'activité de nos patrouilles, particulièrement en deux points assez éloignés l'un de l'autre : l'un à l'ouest de la Sarre, l'autre dans les Vosges.

A l'ouest de la Sarre, deux de nos patrouilles ont pénétré profondément, c'est-à-dire de trois à quatre kilomètres dans les lignes adverses. En la circonstance, on peut préciser que la pénétration s'est effectuée en territoire allemand.

(Lire la suite page 3, colonne 4)

23/02/1940

POUR NOS SOLDATS

On nous signale qu'une généreuse initiative a permis à nos poilus bourguignons de recevoir à l'occasion des fêtes du nouvel an, une certaine quantité de vins fins qui ont été appréciés.

Le comité de gérance du Caveau Bourguignon à l'Exposition Internationale groupant les vigneronns et négociants de Bourgogne, a eu l'heureuse idée d'envoyer une caisse de 18 demi-bouteilles aux groupes et bataillons formés dans la région de Bourgogne. C'est ainsi que 70 caisses de vin ont été expédiées à fin décembre pour être distribuées à nos vaillants compatriotes aux Armées.

Dire la joie qu'a provoquée pareil envoi serait superflu, il faudrait citer les termes des lettres de remerciements adressées au président pour en exprimer le reflet. Partout, ces vins merveilleux ont été les messagers de la Bourgogne à ceux du front — Ce geste a montré que les anciens de 1914 se souvenaient de la joie qu'apporte le soleil du pays à ceux qui sont sur la ligne. C'est un réconfort moral des anciens à leurs cadets. — C'est un hommage de la vigne et du vin à ceux qui nous défendent. C'est pour tous, une preuve de solidarité qui nous donne des raisons impérieuses d'espérer.

11/02/1940

Entre Moselle et Sarre activité d'artillerie

C'EST AUX ENVIRONS DE FORBACH QUE, VENDREDI, UN VIF ENGAGEMENT ENTRE UNE DE NOS PATROUILLES ET UN DETACHEMENT ENNEMI A FAIT UNE QUINZAINE DE MORTS DU COTE ALLEMAND, ET UNE DIZAINE DU COTE FRANÇAIS

Les deux nouveaux sous-marins allemands détruits ont été coulés alors qu'ils attaquaient un convoi



Dans ce petit village français, où sont cantonnés des aviateurs de la Royal Air Force, une jeune Française a fait la lessive pour eux. Ils l'aident à suspendre le linge. (Visa de la censure n° A-3.522)

Lire notre article en troisième page

L'ACTIVITE d'artillerie, beaucoup plus marquée que précédemment, qui a été constatée hier sur le front, a affecté tout le secteur compris entre la Moselle et la Sarre.

A ces tirs, effectués de part et d'autre, n'a correspondu, du point de vue des opérations terrestres, qu'un coup de main tenté par les Allemands avec un effectif d'une section. Ce coup de main a échoué et l'ennemi a laissé plusieurs morts sur le terrain.

Sur le Rhin, tirs de casemates.

En ce qui concerne l'une des deux opérations de patrouilles françaises, effectuées assez profondément dans les lignes allemandes, et dont faisait mention le communiqué d'hier soir, on a reçu des détails sur les conditions dans lesquelles celle de ces deux patrouilles, opérant à l'ouest de la Sarre, avait rempli sa mission.

Elle s'est heurtée à un détachement ennemi. Un très vif engagement a eu lieu aux abords immédiats de Forbach. Dans ce combat, la patrouille française a perdu une dizaine d'hommes et les Allemands, de leur côté, ont perdu dans l'engagement une quinzaine de leurs.

En ce qui concerne la guerre aéronavale, nous avons signalé que les appareils allemands ont attaqué un certain nombre de chalutiers sur les côtes anglaises et que l'aviation de chasse britannique a abattu un avion allemand.

Quant aux deux sous-marins allemands qui ont été coulés par un destroyer anglais, ils ont été détruits alors qu'ils attaquaient un convoi.

11/12/1939

UN TÉMOIGNAGE sur la guerre de patrouilles

(Suite)

Nous pénétrons dans le sous-bois de nuit, à travers la colonnade des troncs gris, foulant le terreau imbibé. Pas moyen, ici, de creuser un abri ; ils dorment, quand ils peuvent grappiller une heure au milieu de l'alerte continue, à même le sol, protégés par les planches disjointes d'une cahute, un bout de toile ondulée ou de carton bitumé. Il faut se garder de toutes parts car l'ennemi peut s'insinuer, surgir sur les derrière ; quelques fils de fer tendus entre les arbres protègent seuls de la surprise ; de vieilles gamelles, des boîtes de fer blanc à singe ou à sard-

ues accrochées aux réseaux font office de sommets d'acertissement ; l'ombre qui passe et les frôle, la nuit, les met en branle ; elles décellent les maraudeurs, les présences muettes.

Un groupe franc se trouve là, ce soir ; il lanternera, vers minuit, une embuscade. Les Allemands viennent régulièrement au village placé à trois cents mètres en avant ; les empreintes de leurs bottes le dénoient ; bien plus, hier, une petite reconnaissance française les a entendus ; mais elle n'était pas en nombre pour attaquer ; elle a épié ; elle sait l'endroit.

(Lire la suite page 3, colonne 4.)

(Suite de la première page)

Ensuite le coup de main se prépare ; voici le fusil-mitrailleur, les grenades offensives ; le chef de groupe donne les dernières recommandations, distribue les rôles. Il s'agit d'avoir des prisonniers, de ne pas tomber sur une contre-embuscade imprévue, de ne pas se disloquer. Surtout se méfier des chiens allemands qui grognent facilement et ont du flair.

Un officier consent à m'emmener avec lui pour sa tournée des avant-postes. Nous cheminons, encadrés de trois ou quatre hommes, fusil armé et à la hanche. Précaution réglementaire ; on a vu des salopards, résidus des té-

nèbres, rester à l'affût tout le jour. La lumière, déjà, commence à décliner. A la bordure, un poste de guet, parmi les branchages, avec sa jumelle binoculaire ; couché, je regarde là-bas le boqueteau de côté où glisse une forme ennemie, nettement visible car le couchant la frappe de face et force les fourrés clairs. Il faut nous méfier, nous aussi ; l'approche de l'hiver dénude chaque jour les forêts et les rend moins sûres, moins bouchées à l'œil.

— Rien de nouveau, dit le guetteur emmitouflé d'un gros cache-nez, à part une fumée à droite, qui n'a pas duré, et quelques passages d'ombres ; ils ont certainement des observateurs entre les deux gros chênes.

09/12/1939

A nos lecteurs

Un groupe de mobilisés bourguignons, dijonnais, beaunois, habitants de la Côte et de l'arrière-Côte demande si parmi nos lecteurs il ne s'en trouverait pas qui pourraient leur procurer certaines distractions telles que : livres, ballons de football, jeux divers

Certains que cet appel sera entendu, nous le transmettons à nos lecteurs à la disposition de qui nous tenons l'adresse de ces soldats.

04/02/1940

LE CALME PERSISTE sur le front occidental

REPRISE DE L'ACTIVITE AERIEENNE

SUR le front où a régné le brouillard, aucun incident, aucun engagement n'est à retenir de la journée d'hier, aussi bien en ce qui concerne les opérations terrestres que pour l'aviation.

La mauvaise visibilité a également ralenti considérablement les opérations aéro-navales en mer du Nord.

(Lire la suite page 3, colonne 3)



Guetteurs aux avant-postes

(Visa de la censure n° 45.732)

Les articles ou extraits reproduits aux pages 12 à 14, leurs compléments et le contexte général sont à retrouver dans *La Bourgogne républicaine* mise en ligne sur le site des ADCO

ADCO, PER 162/10 : année 1939

ADCO, PER 162/11 : année 1940

20/02/1940

Coups de main sur le front

Les Allemands font preuve d'une activité accrue. Deux de leurs tentatives ont échoué dimanche.

MAIS, LA NUIT SUIVANTE, UN DETACHEMENT FRANCAIS EST TOMBE DANS UNE EMBUSCADE, ON DEPLORE UNE VINGTAINES DE TUÉS



Aux avant-postes sur le front de Lorraine

(Visa de la censure No 50.287).

02/02/1940

L'heure de la soupe



Aux avant-postes : les soldats tendent leurs gamelles à la distribution de la soupe.

(Visa de la censure No 45.741).

VI. Remonter au front, en couverture frontière

A la mi-janvier 1940, le 227e reçoit l'ordre de remonter vers les frontières du nord-est. C'est une épreuve car les routes sont enneigées et verglacées. Les marches sont quasi-quotidiennes, par tronçons de 15 à 18 km « seulement ». Et les accidents nombreux. Parti le 12, le régiment touche au but le 23 janvier. Finalement, en février la situation est la suivante : le PC du colonel est installé au camp de Morfontaine (une position fortifiée de la ligne Maginot) et le 2e bataillon en position de « couverture frontière » à Hussigny-Godbrange (à l'est de Longwy, en Meurthe-et-Moselle), face aux premières lignes allemandes. Instruction et travaux se poursuivent, autant que faire se peut, sur un sol gelé jusqu'à 60 cm de profondeur.

Le 3 mars, le 227e est déplacé plus à l'ouest, sur la « Position avancée de Longwy » (la PAL). C'est une position à forme de saillant, en flèche, à la jonction des frontières française, belge et luxembourgeoise, à 15 km en avant de la ligne Maginot, à l'extrémité ouest de celle-ci. Le 227e doit y organiser des lignes de défense avec d'autres unités de la 58e DI.

Son 2e bataillon (II/227) est affecté à Longwy-Haut, secteur nord-ouest, tandis que le III/227 s'installe à Mont-Saint-Martin, face au nord, et que le I/227 reste en arrière.

C'est là, sur la PAL, que le 10 mai 1940, à 5 h, le 227e encaissera le choc de l'offensive ennemie et comprendra vite qu'il en est désormais fini de cette drôle de guerre, et que la « vraie » commence.

- BATAILLE DE LONGWY -

Au moment où commence, la bataille de LONGWY, l'organisation du sous-secteur est la suivante :

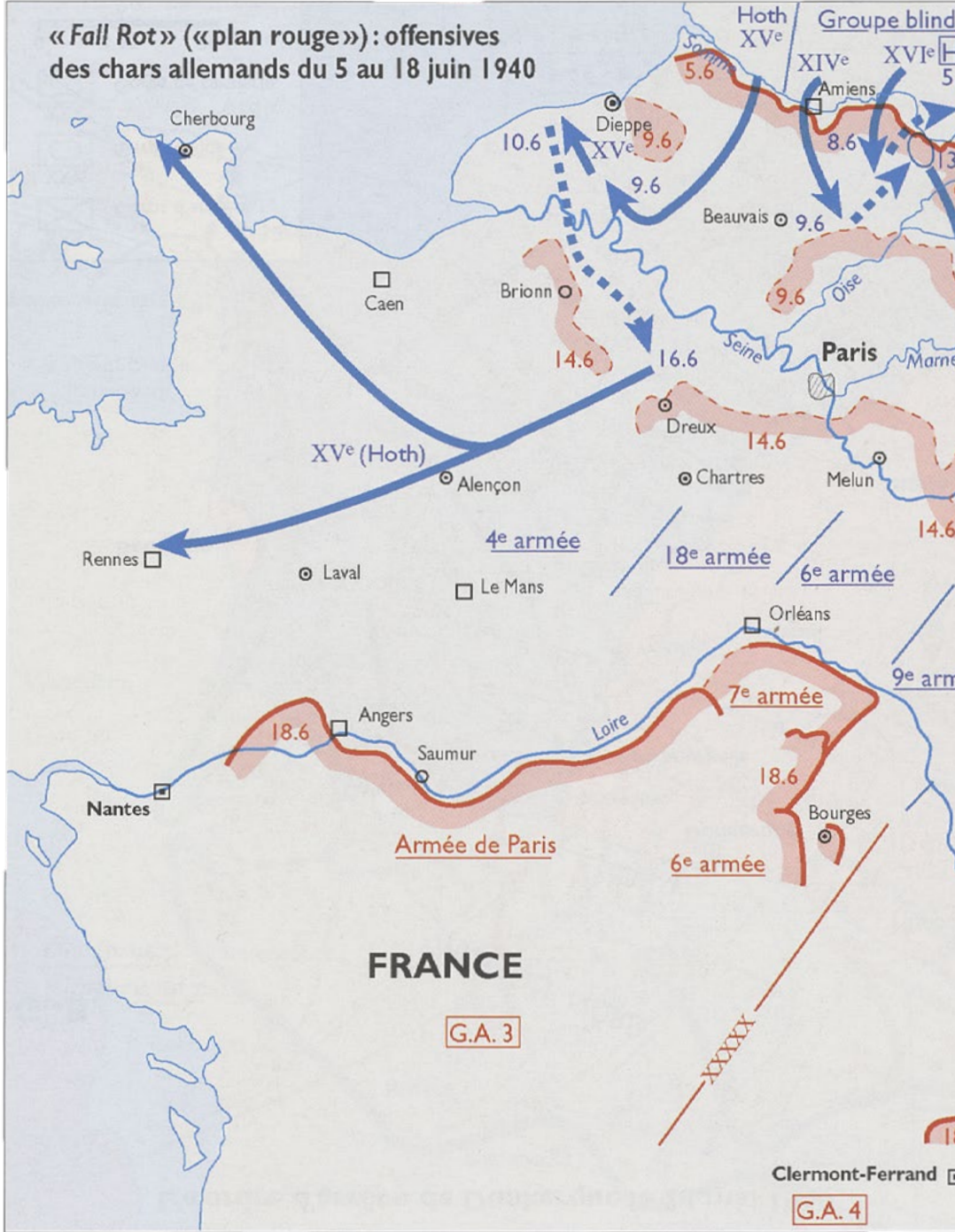
- un réseau de fil de fer barbelé existe devant la ligne principale de résistance et la ligne des soutiens.
- un fossé anti-chars discontinu, est créé à l'Ouest de la citadelle entre la route de LONGWY, la REDOUTE et le Bois de CHADELLE ;
- les emplacements d'armes automatiques sont aménagés.
- des éléments de tranchée existent seulement sur une partie de la position de résistance, dans le quartier de la Redoute.
- Pas encore de communications.

Le Front du sous-secteur de LONGWY-Ouest est de 7 kilomètres : 3K500 par quartier.

Pour meubler le terrain, 2 bataillons seulement, répartis sur la ligne de résistance (2/3 des moyens) et sur la ligne des soutiens (1/3 des moyens).

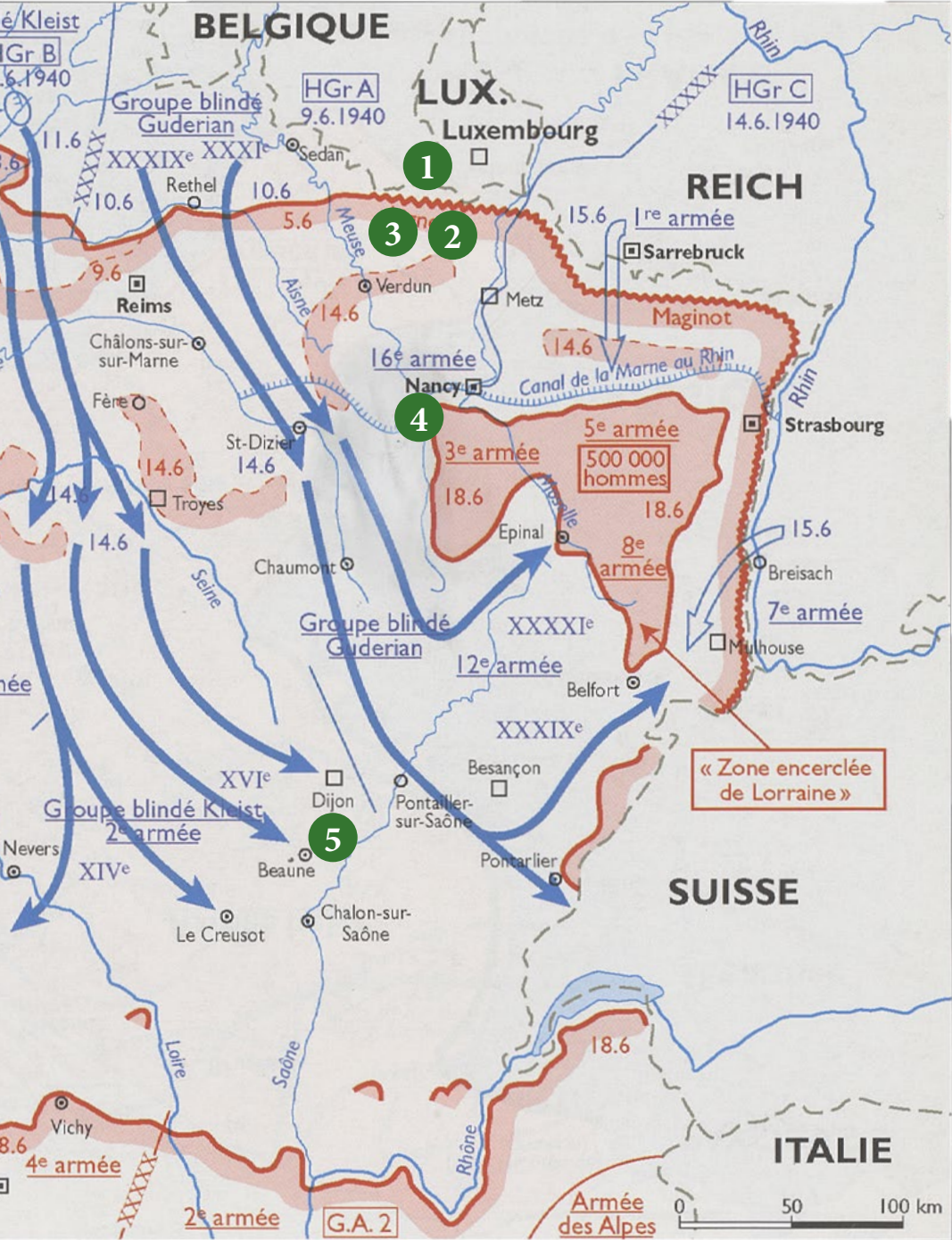
C'est une tâche particulièrement lourde qui incombe au régiment, que la défense, avec ses seuls moyens, d'une position incomplètement organisée, difficile à défendre et d'une étendue considérable.

« Fall Rot » (« plan rouge ») : offensives des chars allemands du 5 au 18 juin 1940



Après la bataille de Longwy ①, le 227e RI se retrouve dans le secteur d'Audun-le-Romain. Du 13 au 17 juin, il bat en retraite jusqu'à Toul ④. Ce même 17 juin, alors que le 227e s'organise, les chars allemands pénètrent dans Dijon ⑤.

Source : K.-H. Frieser, *Le mythe de la guerre-éclair : la campagne de l'Ouest de 1940*, p. 100.



Le 10 juin, il effectue une rocade en direction de Mangiennes³ et de la Meuse. Il organise pour livrer son dernier combat, les éléments précurseurs de l'armée allemande

VII. Longwy, le 10 mai 1940 : la bataille commence

11/05/1940



Le 10 mai 1940, après être entrées en Hollande, en Belgique et au Luxembourg, les troupes allemandes

ADCO, PER 162/11

s'élancent contre la France. L'attaque est violente, brutale. Sur la ligne de front, bien sûr. Mais loin en profondeur aussi : relevons, par exemple, que ce même jour et pour la première fois de son histoire, la base aérienne de Dijon-Longvic est bombardée et le lieutenant-colonel Lamon, commandant le Groupement de chasse n° 24, tué. Sans oublier les deux Morane 406 (du GC III/6) envoyés en mission d'interception d'une dizaine de bombardiers allemands et abattus en flammes, obligeant leurs pilotes, le sergent Hardouin et l'adjudant Goujon, à sauter en parachute, l'un près de Dijon, l'autre de la forêt de Cîteaux. Ce jour-là, la chasse française a effectué 360 sorties et revendiqué 36 victoires sûres (Martin, *Ils étaient là...*, 10 mai 1939).

Pour la France et ses alliés, la surprise est totale. En quatre jours, les divisions ennemies dépassent la frontière franco-belge de presque 20 km. Sedan est prise, qui est au centre du dispositif allemand du moment. Puis la Meuse est traversée et le front définitivement rompu. La « Percée de Sedan » est une réussite pour la Wehrmacht. Les blindés des groupes Guderian, von Kleist et autres sont passés ! Là-même où, naguère, de hauts responsables français, civils ou militaires, avaient estimé que la configuration du massif des Ardennes, la densité de ses forêts, l'étroitesse de ses routes et la largeur de la Meuse les en empêcheraient. Et donc cru bon de ne pas prolonger la ligne Maginot jusqu'à la mer.

Reste aux divisions de Panzer soutenues par la Luftwaffe à disloquer le dispositif défensif allié positionné au-delà de l'extrémité ouest de la ligne Maginot, c'est-à-dire au nord de l'Aisne et de la Somme, voire en territoire belge. Elles y parviendront grâce à leur gigantesque opération d'encerclement – plus tard baptisée « Premier coup de faucille » – qui les mènera jusqu'aux côtes et ports de la Manche (20 mai) et bien sûr, aux plages et à la prise de Dunkerque. Fin mai, le Plan jaune (*Fall Gelb*) de la Wehrmacht est couronné de succès. Côté français, il appert pour

certain, ou se confirme pour d'autres, que la guerre de position modèle 14-18 est obsolète. La stratégie militaire est à un tournant de son histoire : l'offensive, le mouvement et la mécanisation doivent avoir la primauté. Blindés et aviation valent mieux que tranchées et fortifications.

Pour le 227e, les trois premiers jours de l'offensive ont été meurtriers. Des avions ennemis ont mitraillé en vol rasant des tranchées, comme celles de Laix, au sud de Longwy. Les survivants eurent à relever quelque vingt-cinq corps. Autant de Morts pour la France tombés à Longwy, à Mont-Saint-Martin et autres lieux d'un secteur distant de Sedan de 70 km seulement.

- JOURNÉE DU 13 MAI -

Vers 16 heures des infiltrations ennemies sont signalées dans le ravir de PULVENIEUX, limité Ouest du S/Secteur, en direction de RENON. le peloton motocycliste du Lt COQUILLON est chargé d'arrêter cette progression.

En fin d'après-midi la citadelle est menacée de tous les côtés et la défense en est organisée sur ses quatre faces.

Des éléments du II et du III/227 ainsi que du II/334 combattent sans répit depuis plus de 40 heures et sont exténués. Les pertes en tués, blessés et disparus sont lourdes. Il faut renforcer le groupe franc du régiment d'écuyer par deux sections de la Cie cycliste divisionnaire.

ADCO, 1 JO 64, Journal de marche, p. 17

Le 13 mai au soir, la bataille de Longwy est terminée. Sur zone, les Allemands ne maintiennent pas le contact. Vers 19 h, le 227e reçoit l'ordre de se replier sur une ligne allant de Longuyon à Thionville, ce qui l'éloigne de la frontière belge. Moins pour être mis au repos que pour tenir des intervalles entre les ouvrages fortifiés et certains sous-secteurs comme ceux de Baslieux, Laix, Ludelage et Havange. Durant une quinzaine de jours, le régiment y effectuera des travaux de sapeur, procédera à des réaffectations d'officiers et recevra des renforts. Ceci, tout en s'interrogeant sur les prochaines intentions allemandes. Lesquelles ne tardent guère à se concrétiser puisque les 26 et 27 mai, ses hommes sont victimes de tirs d'artillerie. Après avoir perdu douze des siens à Havange, le 227e décroche pour être mis sur la 2e position, près de Sancy et d'Audun-le-Roman.

Mais le pire reste à venir. En effet, une fois le corps expéditionnaire britannique ré-embarqué à Dunkerque (Opération *Dynamo*, du 26 mai au 4 juin) et d'innombrables soldats français et alliés neutralisés ou faits prisonniers (à hauteur de 800 000), Hitler et le haut état-major allemand peuvent redéployer vers le sud leur dispositif global afin de mettre en œuvre le Plan rouge (*Fall Rot*) qui parachèvera leur victoire. Qu'entre-temps Weygand ait été nommé généralissime en remplacement de Gamelin ne renversera pas le cours de l'Histoire.

VIII. La Débâcle (5-16 juin 1940)

La seconde phase de la campagne des armées du Reich débute donc le 5 juin par une nouvelle attaque massive des *Panzerdivisionen* (*PzDiv*). Comme pour la précédente, les Ardennes sont une base de départ. Le Groupe von Kleist et, sur son flanc Est, le Groupe Guderian, l'un et l'autre soutenus par la Luftwaffe, lancent une charge en profondeur contre la France. Leur supériorité est telle qu'ils atteindront la Loire et la Saône en une douzaine de jours seulement... et, peu après, Pontarlier, donc la frontière suisse, Besançon et Belfort. La stratégie mise en œuvre est tellement efficace qu'elle rend obsolète la ligne Maginot, désormais prise à revers, ensemble ses ouvrages et ses hommes.

Le 10 juin, alors qu'il stationne toujours près de Sancy et d'Audun-le-Roman, le 227^e reçoit l'ordre de faire mouvement vers l'ouest, en direction de Mainville et de Mangiennes, au sud de Longuyon. C'est un mouvement dit « de rocade », parallèle au front, à la Ligne, à 15 -20 km de la frontière belge, qui pousse les hommes à s'interroger car ils se retrouvent alors dans le département de la Meuse. Le 11, l'inquiétude point quand plus de 50 bombardiers ennemis survolent le régiment. Où peuvent-ils bien aller ? Le 12, les craintes s'avèrent prégnantes, surtout du fait des villageois rencontrés au hasard, et qui répètent plus ou moins fidèlement aux soldats ce qu'ils ont entendu à la TSF : que la situation s'est singulièrement dégradée..., que l'ennemi a franchi la Seine en aval de Paris..., que la Marne est atteinte et Reims dépassé..., que la ligne Maginot pourrait être abandonnée..., que c'est l'exode... Et plus inquiétant encore, que le gouvernement a quitté Paris en direction de Tours ! Information, rumeur ou « bobard » ? Comment démêler le vrai du faux ?

Le 13 au soir, pour ceux du 227^e, si l'on en sait un peu plus, cela ne présage rien de bon car l'ordre parvenu au régiment est de se replier. C'en est fini des mouvements en direction des frontières du nord-est. Désormais, il faut tourner définitivement le dos à cette ligne Maginot censée protéger la France, et battre en retraite, droit au sud. Quatre marches de nuit seront nécessaires aux hommes, partis de Mangiennes ce soir-là, pour arriver dans le secteur de Toul le 17, vers midi.

Ils y arrivent exténués, harassés. Cela se comprend : d'Audun-le-Roman à Toul, en 6 étapes via Mainville, Mangiennes, Eix, Mouilly et Apremont, c'est un total de 150 km qu'ils ont effectués à marche forcée essentiellement de nuit. Dans ce large couloir bordé par la Côte de Meuse et la Côte de Moselle qu'ils ont emprunté, ils étaient mêlés aux flots de réfugiés belges, luxembourgeois, mosellans et autres frontaliers, c'est-à-dire des milliers de familles et d'enfants errants et apeurés. Sans compter toutes sortes de convois disloqués, voire de groupes de soldats en débandade. Quant au pire, ils l'ont connu lorsque plusieurs avions ennemis ont piqué sur eux, sirènes hurlantes, le 15, à Mouilly, les mitraillant et bombardant pour les laisser avec deux morts supplémentaires et de nombreux blessés.

Pendant ce temps, le 14 juin, le gouvernement arrive à Bordeaux et les troupes allemandes entrent dans Paris déclarée ville ouverte. Le 15, le Groupe blindé Guderian atteint Langres, tandis que Châtillon-sur-Seine est bombardée. Le même jour, plusieurs divisions allemandes déferlent sur la France. Les unes débouchent sur Sarrebrück et Forbach, après avoir traversé le Palatinat via Kaiserslautern en empruntant l'une des plus vieilles autostrades allemandes, l'une de celles dont l'intérêt stratégique-militaire n'avait pas échappé à ses constructeurs, et qui double la voie ferrée filant sur Metz. Les autres pénètrent en Alsace après avoir franchi le Rhin. D'autres encore partent de Fribourg-en-Brisgau en direction de Mulhouse et de Belfort. Leur objectif commun : finaliser l'encerclement des armées françaises positionnées en Lorraine, les réduire et assurer ainsi la réussite du « Second coup de faucille ».

16 Juin Stationnement des Unités :

EM - CDC -I/227	WARNEVILLE
CHR	Bois au S. E. d'APREMONT
II/227	APREMONT
III	WOMVILLE (Avant Postes)

Entre le 14 Juin, 21 heures et le 15 Juin 9 heures, les unités ont parcouru 60 kilomètres, dans des conditions particulièrement dures en raison de l'encombrement des routes.

La marche, dans la nuit du 16 au 17 Juin et la matinée du 17 sera encore de 40 kilomètres, avec les mêmes difficultés.

Le Capitaine RODECHARD Adjt Major du II/227 est affecté au Cdt du I/334 par ordre du Général Cdt la 58^e Division.

Le Capitaine COHLIAS est affecté comme f.fons Adjud. Major au II/227.

Le Lieutenant ROMAN est affecté au Commandement de la 7^e Cie.

Le mouvement de retraite continue sur TOUL, dans la nuit du 16 au 17 Juin sans être inquiété par l'ennemi.

...../.....

IX. Cesser ou continuer le combat ? (17 et 18 juin 1940)

La situation militaire est tellement catastrophique, que dès le 17 juin, le maréchal Pétain (tout juste nommé, par le Président de la République Albert Lebrun, président du Conseil en remplacement de Paul Reynaud) en vient à déclarer aux Français, à la radio, en des termes restés tristement célèbres : « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat », cela avant même de préciser qu'il s'est adressé à « l'adversaire » pour lui demander s'il est prêt à rechercher avec lui « après la lutte et dans l'honneur les moyens de mettre un terme aux hostilités ». Il n'en est pas moins vrai que si ses analyses et positions rencontrent, à ce moment-là, un écho favorable dans l'opinion publique, elles ne font pas l'unanimité : quelques heures auparavant, le général de Gaulle s'était envolé pour l'Angleterre, prenant l'exact contre-pied de ces conclusions et de leurs motivations politico-militaires. L'Allemagne nazie est bien autre chose qu'un « adversaire »... Ce que Pétain reconnaîtra plus tard, comme en atteste l'emploi du mot « ennemi » plusieurs fois répété dans la déclaration qu'il fait lors de l'ouverture de son procès en Haute cour de justice, en juillet 1945, deux mois après la capitulation de cette même Allemagne nazie.

Qu'il nous soit permis aussi de souligner la cruauté de certaines coïncidences. En effet, ce même 17 juin, alors que le 227^e arrive à Toul pour s'installer en défense et tenir une ligne d'arrêt, l'ennemi, lui, est à Autun. Autun, la ville d'où le 227^e était parti neuf mois plus tôt, loin d'imaginer une telle catastrophe, un tel chaos, une telle débâcle... Tout comme ses éléments précurseurs pénètrent dans Dijon, la ville du 27^e RI, ce vivier des réserves du 227^e, et la cité si chère à bien de leurs hommes pour mille raisons. Mais de tout cela, que savent-ils, ces soldats, sous-officiers et officiers originaires de Côte-d'Or et de Bourgogne qui ne reçoivent maintenant plus aucune correspondance de leurs proches ?

Le 18, à 16 h, la bataille de Toul est commencée. Au centre du dispositif, le 227^e assure seul la défense de la ville. Sur son flanc ouest, face au nord, se tiennent les autres unités de la 58^e DI commandée par le général de division Perraud, soit les 204^e et 334^e RI et la 6^e DINA. À l'est, le 227^e est flanqué des bataillons ou éléments restants des 100^e, 201^e et 310^e RI (51^e DI, général de division Paul Boell). Les liaisons entre tous sont assurées autant que faire se peut.

Face à ces unités, la 58^e *Infanteriedivision* (58. ID), supérieure en effectifs et matériel de guerre, se montre particulièrement offensive. Parmi ses objectifs : faire sauter le verrou, enserrer l'ennemi français dans de vastes « poches », puis le boucler dans des « réduits », pilonner, soumettre.

X. Combattre jusqu'au bout

Du 18 au 22 juin, le 227^e livre bataille. Sa bataille sera perdue. Mais il l'aura livrée en sa qualité d'entité militaire disciplinée, courageusement, honorablement. Très probablement aussi en ignorant l'Appel lancé sur les ondes de la BBC par le général de Gaulle qui se refuse à envisager une défaite définitive. En tout état de cause, sans faillir et avec abnégation, ainsi qu'en témoigne Pierre Ordioni dans son ouvrage *Les cinq jours de Toul*, Ed. R. Laffont, 1967, 279 p. Précisons qu'il s'agit d'un ouvrage dont la lecture donne beaucoup de corps et de vie au *Journal de Marche du 227^e* conservé aux ADCO. On y apprécie notamment les portraits brossés avec finesse et intelligence des principaux frères d'armes du lieutenant devenu auteur. Et on est sensible à son souci d'historien de confier à ses lecteurs tant d'identités et de noms, et d'égrener tant de professions et de métiers exercés dans la vie d'avant : du notaire au prêtre, du couvreur au médecin, du ferblantier au négociant en vins, du téléphoniste à l'instituteur. Une guerre n'est jamais une abstraction.

Les journées les plus meurtrières sont celles des 19, 20 et 21 juin. Des combats de rue sont menés au centre-ville de Toul. Les tirs d'artillerie les plus violents et les engagements les plus acharnés remontent au 20. C'est ce jour-là que le front de circonstance organisé par le 227^e craque douloureusement. Le bilan est sévère : plus de 80 morts à Toul *intra muros*, auxquels il faut ajouter la dizaine d'hommes tombés dans les environs, sans oublier ceux qui, mortellement blessés, succomberont dans les hôpitaux d'évacuation.

Finalement, dans la nuit du 21 au 22 juin, le général de corps d'armée Dubuisson commandant les troupes encerclées au sud de Toul décide « en raison des conséquences des attaques ennemies de la journée [de] cesser toute résistance » et « d'envoyer un parlementaire au commandant en chef de l'armée ennemie pour lui notifier cette décision et lui demander les honneurs de la guerre ». Les pourparlers aboutissent à une convention de cessez-le-feu qui sera exécutoire le 22, quand son texte sera parvenu aux unités en ligne, soit à 9 h 30 pour le 227^e.

Vers 13 h, sur ordre du général Perraud, commandant la 58^e DI, le drapeau du régiment est brûlé, en présence du capitaine Jean Bouhey qui le salue pour la dernière fois.

Puis les archives subissent le même sort, au moins pour une partie d'entre elles. Les armes individuelles sont laissées intactes et déposées, formant faisceaux. Les armes automatiques sont mises hors de service. Les hommes quittent le bois du Chanot et sont regroupés dans la perspective de se rapprocher de Toul.

Ce même 22 juin, la convention d'armistice franco-allemande est signée dans la clairière de Rethondes, près de Compiègne, ses conditions ayant été énoncées la veille en présence d'Hitler. Mais la date de son entrée en vigueur n'est pas indiquée. Une clause suspensive, en effet, oblige d'assurer une concordance avec la convention d'armistice italo-française qui s'annonce.

En cherchant à gagner ainsi du temps, les puissances de l'Axe veulent parfaire leur victoire, notamment en neutralisant ou capturant encore plus de soldats français et alliés. Précisons que c'est dans la nuit du 24 au 25 juin, à 0 h 35, que les deux conventions entrent en application, simultanément. En 47 jours, du 10 mai au 25 juin, l'armée française est défaite.

- 24 -

Le 22 JUIN à 9 heures 30' Le Lieutenant Colonel Commandant le 227^e R.I. reçoit, au Fort du CHANOT, du Général Commandant le 58^e Division, l'ordre de suspension des hostilités.

A 15 heures sur l'ordre du Général de division, le drapeau du régiment est brûlé. L'opération est exécutée dans le Bois de la SEPENIERE -1km N.E. du village d'OHEY- par le lieutenant CHABARD officier des détails et le Capitaine BOURGE Cdt la CHR.

Les archives sont brûlées également sur l'ordre de la même autorité.

A 15 heures les armes sont déposées près de BICQUEBEY : fusils et mousquetons formés en faisceaux, fusils mitrailleurs et mitrailleurs, engins placés en tas. Les armes individuelles sont laissées intactes, les armes automatiques sont mises hors de service.

- 26 -

A 18 heures le régiment quitte le Bois de CHANOT et se porte vers PIERRE LA TREICHE.

Il bivouaque pendant la nuit du 22 au 23 Juin sur la route PIERRE LA TREICHE - TOUL, la tête à la jonction du carrefour de la route VEZELISE-TOUL, qui tient un poste allemand.

Le 23 JUIN- le régiment est dirigé sur TOUL à 14h 30.

Dans un ordre impeccable EM - CDC- II/227 -CHR-TC et TR passent devant le Cabaret, le Fort du TILLOT où de nombreux allemands sont rassemblés et prennent la route de VAUCOULEURS à TOUL.

A 2km 500 de TOUL, à hauteur de la "rigole d'alimentation" sur la position même où s'est vaillamment battu le II/227, les Officiers sont séparés de la Troupe.

LE 227^eRI. A CESSÉ D'EXISTER - LA CAPTIVITÉ COMMENCE

XI. Vaincus, avec les honneurs de la guerre

La délégation française et le gouvernement de Bordeaux avaient-ils essayé d'obtenir du *Führer* quelques concessions en faveur de certaines catégories de régiments dans lesquelles serait entré le 227^e RI ? Rien n'est moins sûr. Les clauses de la convention d'armistice ont été énoncées par les Allemands, sans avoir vocation à être négociées. Les intentions qui les sous-tendaient s'avèrent machiavéliques.

Si, le 22 juin au matin, ceux du 227^e ont espoir d'être rapidement démobilisés, il n'en sera rien. En effet, le texte fait la distinction entre les troupes *stationnées* et les troupes *encerclées*..., une subtilité (?) qui semble avoir échappé aux plénipotentiaires français et au gouvernement de Bordeaux... Ceux du 227^e auraient été « rapidement ramenés sur le territoire non occupé et démobilisés » s'ils s'étaient trouvés dans la situation des « forces armées françaises *stationnées* dans les régions à occuper par l'Allemagne » (Convention d'armistice, art. 4). Or ils sont du nombre des « troupes françaises *déjà encerclées* par les troupes allemandes » à qui « le gouvernement français ordonne [de déposer] immédiatement les armes » conformément à l'article 1^{er} de ladite Convention. Pour avoir combattu jusqu'au bout en étant cernés de toute part, ceux du 227^e ne sont pas démobilisables, mais voués à la captivité.

Bien évidemment, le 22 juin au soir, pour ces hommes « toujours sous les armes, qui marchent au pas cadencé à travers le no man's land vers les lignes allemandes », ainsi qu'en témoigne Pierre Ordioni, tout cela est ignoré. Si certains envisagent de s'échapper à ce moment-là, leur colonel ne saurait les y encourager : pour lui l'obéissance et la subordination militaire priment.

Pour passer la nuit, les rescapés des combats s'installent en bivouac. Et, le dimanche 23, ils entrent dans les lignes ennemies, en armes, passant près du bois et du fort du Tillot, puis du pont sur la voie ferrée, à la lisière du bois du Prêtre-Noyé, là où de nombreuses tombes jalonnent la route. Sur l'accotement deux sections allemandes sont en tenue de campagne. Elles les attendent au garde-à-vous, l'arme au pied. Elles sont ici pour rendre les « honneurs de la guerre », accordant ainsi un témoignage d'estime aux survivants des combats terminés et, à travers eux, à leurs camarades tués au combat. Au carrefour de la route de Blénod-les-Toul, des soldats allemands s'emparent des armes qui leur sont tendues et les entassent. Puis la colonne s'engage sur la grand-route en direction de Toul et franchit la Rigole d'alimentation de Valcourt (où un monument commémoratif est aujourd'hui érigé). Et c'est finalement là, à 2,5 km de Toul, que les soldats, sous-officiers et officiers sont séparés les uns des autres.

Ainsi démembré, le 227^e RI cesse d'exister.

EXTRAITS DE LA *FELDZEITUNG DER MOSELARMEE*

N° 193 du 23 juin 1940.

(Journal allemand de l'Armée de la Moselle).

Toul est tombé après des combats acharnés dans les maisons.

Tandis que Metz et Nancy étaient prises depuis longtemps, les Français avaient repris le combat à Toul, sur les hauteurs et dans les bois environnants.

Le 18 juin, en bordure des bois, non loin de Toul, les troupes allemandes engagent le combat, tandis que l'ennemi fait feu de tous ses canons. Pas à pas, nos troupes sont obligées de conquérir le terrain difficile et ont atteint dans la soirée, malgré la résistance la plus acharnée qui leur était opposée, les abords de la ville de Toul.

À la pointe du jour, le 19, dans l'intérieur de la ville, s'engage une lutte terrible, de maison en maison. Les soldats français font feu par les caves, les fenêtres et les toits ; ils devront être sortis un à un de leurs cachettes.

Un bataillon français qui avait pour mission de couvrir la retraite de l'ennemi ne s'est pas encore rendu et livre un combat désespéré contre les troupes allemandes supérieures en nombre.

Quel hasard ! Les deux divisions, allemandes et françaises, opposées ici portent le même numéro.

Jusqu'au soir du 19, alors que des soldats allemands avaient depuis longtemps occupé une partie de la ville, un commandant du bataillon français a essayé à la tête de ses troupes de défendre Toul. Sa résistance fut finalement brisée et il fut contraint de se rendre. La nuit est venue, lorsque, en présence des soldats allemands, le bataillon français défile une dernière fois devant son commandant et prend ensuite le chemin de la captivité.

Même dans la matinée du 20 juin, on entend encore par-ci, par-là crépiter des mitrailleuses, exploser des grenades à main et des coups de fusil partent encore des caves et des fenêtres. Partout des groupes isolés résistent encore, mais enfin la ville est nettoyée.

Toul qui s'est défendu avec un acharnement extrême est entre les mains des Allemands.

XII. Défaits et prisonniers

Il est 16 h 30, ce 23 juin 1940. Pour les troupes qui ont déposé les armes dans la « Zone encerclée de Lorraine », soit environ 50 000 hommes, dont 3 000 dans le secteur de Toul, il en est fini des huit petites semaines de combats ayant conduit à la défaite de l'armée française.

Certainement ces hommes sont-ils soulagés d'avoir échappé à la mort. Mais divers tourments pourraient bien les ronger : que subira la France ? Que vivront leurs familles ? Que deviendront-ils maintenant qu'ils sont entre les mains de l'ennemi ?

Dans l'immédiat, ils se retrouveront derrière les barbelés d'un *Frontstalag*, à Verdun, à Nancy ou ailleurs. Quelques semaines plus tard, il sera question de leur transfèrement en Allemagne, voire en Pologne (Poméranie). Là, bien loin de France, comme un million et demi d'autres prisonniers de guerre français, ils connaîtront tel *Stalag* ou tel *Oflag*, selon qu'ils sont soldats du rang ou officiers. Certains seront libérés et rapatriés en août 1941, comme Jean Bouhey (qui rejoindra la Résistance), d'autres se seront évadés, comme Marcel Gantheret, ou bien auront été « transformés en travailleurs libres », mais les plus nombreux d'entre eux (environ les deux tiers) ne seront rapatriés qu'après la capitulation sans condition de l'Allemagne nazie, le 8 mai 1945, et cinq ans de captivité.

Que de vies bouleversées depuis ces premiers jours de septembre 1939 ! Que de brutalités et de souffrances, de vies brisées et de destinées tragiques !

Puissent ces quelques lignes mieux faire connaître le 227^e RI, même si beaucoup reste à faire pour en parachever l'histoire.

Puissent-elles aussi contribuer à honorer la mémoire de ses hommes, ceux qui connurent la fin de cette guerre, et à communier par la pensée avec ceux qui furent trop tôt arrachés à la vie.





*Aidez-nous à les identifier
Merci*



Archives familiales, droits réservés

Le devoir de mémoire

De M. Marcel Gantheret, 37, rue du Fort-de-la-Motte-Giron,
21000 Dijon

Actuellement, les médias mettent particulièrement en relief l'œuvre obscure et dangereuse accomplie par les premiers résistants au moment de la débâcle de 1940 et ce n'est que justice. Mais il en est une autre qui fut également le fait des troupes françaises encerclées dans l'Est et dont la plupart résistèrent à l'ennemi jusqu'à l'armistice (en définitive pour l'honneur).

Telle fut la situation du 227^e RI dont le colonel Pierre Ordioni, à l'époque lieutenant, rapporte les exploits accomplis par nos troupes qui, du 17 au 22 juin 1940, résistèrent héroïquement à l'ennemi, laissant sur le terrain 203 officiers, sous-officiers et soldats morts en combattant et dont un monument érigé aux abords de Toul rappelle le sacrifice suprême.

A l'époque, ce fait d'armes exceptionnel passa inaperçu, occulté sciemment par Vichy. Seule l'armée allemande, en accordant aux derniers survivants les honneurs de la guerre, salue cette héroïque résistance.

Pierre Ordioni, dans les Cinq jours de Toul, rappelle que ce retard de 5 jours dans l'offensive ennemie permit à nos troupes du Sud-Est de s'opposer victorieusement à la lâche agression des Italiens accourus à la curée et à nos premiers résistants de gagner en nombre l'Angleterre ou l'Afrique du Nord pour continuer le combat. Le sacrifice de nos chers disparus n'aura donc pas été inutile car ils furent eux aussi les premiers résistants ayant répondu à l'avance (sans l'avoir entendu) à l'appel du 18 juin.

Nous ne remercierons jamais assez le Souvenir français et la ville de Toul qui, chaque année, commémorent cette héroïque résistance en rappelant à tous « ce devoir de mémoire » particulièrement d'actualité.

ADCO, PER 160/480,

Le Bien Public, 21 décembre 1999, Courrier des lecteurs

Sources, bibliographie et remerciements

Sources

ADCO, 1 J0 64, 227e RI (fonds d'origine privée).

ADCO, PER 162/10-11, *La Bourgogne républicaine*, 1939-1940. En ligne.

ADCO, PER 160, *Le Bien Public*, 18.06.1999, 21.12.1999, 3.05.2000, 13.08.2003.

Archives familiales Blondan, crédit photographique, droits réservés.

Bibliographie

BLOCH, Marc, *L'étrange défaite*, Franc-Tireur, 1946.

BRUGE, Roger, *Les combattants du 18 juin*, Fayard, 1982-1989, 5 tomes.

FRIESER, Karl-Heinz, *Le mythe de la guerre-éclair : La campagne de l'Ouest de 1940*, Belin, 2003, trad. de l'allemand, 480 p., cartes.

GANTHERET, Marcel, *L'esprit sportif et l'aventure*, Dijon, Les Pimentiers, l'auteur, 1974, 197 p.

GUERREAU, Bernard, en collab. avec Eugène MARLOT, *Jean Bouhey ou la rectitude d'un réformiste : Biographie politique d'une grande figure bourguignonne*, Dijon-Quetigny, Darantière, 1985, 222 p., préface d'Alain Savary, Compagnon de la Libération.

MARCOUIRE (par et préface du colonel), « Historique du 227e RI », in *Amicales des anciens du 227e RI (1939-45)*, Annuaire, Valence, Ed. Gilco, 1950, p. 8-27, avec extraits de *Feldzeitung der Moselarmee* (Journal de campagne de l'Armée de la Moselle), 23.06.1940. [Brochure conservée in ADCO, 1 J0 64].

MARTIN, Jacqueline et Paul, *Ils étaient là... : L'armée de l'Air, sept. 39-juin 40*, Aéro-Editions, 2001, 352 p., ill.

ORDIONI, Pierre, *Les cinq jours de Toul*, Laffont, 1967 (1ère éd., 279 p). et 2001 (2e éd. augm., 287 p., photos).

QUÉTEL, Claude, *L'impardonnable défaite, 1918-1940*, Lattès, 2010, 411 p.

SARTRE, Jean-Paul, *Carnets de la drôle de guerre, sept. 39-mars 40*, Gallimard, 1995 (éd. augm.), 673 p.

Remerciements

C'est avec plaisir que nous adressons nos remerciements à Édouard Bouyé, directeur des Archives départementales, pour sa confiance, à Frédéric Petot pour son savoir-faire, ainsi qu'à Océane Raillard (mise en page) et Jérémy Penotet (graphisme) pour leur méticulosité.

Qu'ils soient remerciés pour leur don d'archives

Quand, en 1999, nous avons rencontré MM. Gantheret et Romand, nous menions des recherches à caractère familial. Un jour, nos échanges portèrent sur la conservation des archives dont ils étaient les derniers détenteurs, celles de l'Amicale du 227^e RI, leur régiment en 39-40. Au sein de cette Amicale régimentaire, ils avaient partagé des souvenirs, honoré la mémoire des camarades morts, rassemblé textes et photos. Désormais, ils s'inquiétaient du devenir de leurs précieux documents, craignant qu'ils ne disparaissent à jamais. Selon leurs propres mots (*Le Bien Public*, 21.12.1999), ils voulaient accomplir « le devoir de mémoire » au profit des générations futures, d'autres familles, de chercheurs, d'historiens. Mais comment procéder ?

Notre réponse les tranquillisa. La procédure fut simple : un rendez-vous fut ménagé avec le directeur des Archives départementales d'alors, Gérard Moysse. Puis les archives de l'Amicale régimentaire furent remises aux services de la rue Jeannin qui les traitèrent.

Finalement, le 20 janvier 2000, Marcel Gantheret nous souhaitait une bonne année tout en ajoutant : « les archives de l'amicale ont reçu la cote 1 J0 64 ».

Le 18 mars suivant, Marcel Gantheret décédait. Armand Romand, lui, s'est éteint en 2003. Tous les deux étaient bien connus à Dijon et au-delà. Le premier avait été directeur du CREPS de Mirande durant près de 30 ans. Et le second avait consacré sa vie au Cercle laïque dijonnais, sis 5 rue des Fleurs. L'un et l'autre étaient des anciens de l'École normale d'instituteurs de Dijon. *Le Bien Public* leur a consacré deux notices nécrologiques, les 3 mai 2000 et 13 août 2003.

**En souvenir et remerciement de leur geste généreux,
nous leur dédions ce *Document du mois*.**

**Puisse leur initiative être reprise par d'autres familles désireuses
d'enrichir encore ce petit et précieux fonds d'origine privée.**